

A black crow with a red collar and a white patch on its chest is perched on a tree branch, looking down.

**LE CORBEAU
ET LE RENARD...
ET LE RATON-LAVEUR!**

Jean de La Fontaine
Évelyne Brisou-Pellen
Camille Roy



LE CORBEAU ET LE RENARD... ET LE RATON LAVEUR!

Jean de La Fontaine
Évelyne Brisou-Pellen
Camille Roy



tilt!
milan

Correction : Josselin Rieu

© Éditions Milan, 2021
1, rond-point du Général-Eisenhower
31101 Toulouse Cedex 9, France.
editionsmilan.com

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.
Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie,
microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon
passible
des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection du droit
d'auteur.
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : octobre 2021 • ISBN : 978-2-4080-3947-9
Plus d'informations sur la fabrication de nos livres :
editionsmilan.com/comment-fabriquons-nous-nos-livres

Tu vides tes étagères et connais déjà ce livre par cœur ? Donne-le !

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

LA CIGALE ET LA FOURMI

LES OREILLES DU LIÈVRE

LE CORBEAU ET LE RENARD

LE LIÈVRE ET LA TORTUE

LE RENARD ET LE BOUC

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

LES VOLEURS ET L'ÂNE

LE LION ET LE RAT

LE CHEVAL ET L'ÂNE

LES DEUX CHÈVRES

L'ÂNE ET LE CHIEN

LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ÂNE

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

L'ÂNE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ÂNE CHARGÉ DE SEL

LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES



LA CIGALE ET LA FOURMI

TOUT le jour, sur sa branche, la cigale s'égosille.

Elle est heureuse de vivre, et ça se voit.

D'ailleurs, on vient de loin pour l'écouter.

On jette une piécette dans son chapeau,
mais on ne reste pas : chacun a son travail.

Le pire, c'est la fourmi.

Elle n'y met pas les pattes, au spectacle :
trop de boulot !

Et avec la cheffe toujours sur le dos.

Puis le temps commence à fraîchir, l'hiver arrive.

La cigale s'enroue, elle chante moins bien,
et de toute façon, elle n'a plus de spectateurs :
chacun rassemble ses provisions et rentre chez soi.
Son chapeau est vide, il ne lui reste rien.

Brrr... En plus il fait froid !

Non seulement la cigale n'a plus à manger,
mais nulle part où s'abriter.

Et il n'y a plus personne dans le coin !

Même les fourmis restent chez elles !

Toute tremblante, elle va frapper à leur porte.

– Qu'est-ce que c'est ? demande la concierge en entrouvrant.

– J'ai froid et j'ai faim. Vous auriez bien un petit quelque chose pour moi...

La fourmi se moque :

– Vous n'avez plus rien ? Pardi ! Que faisiez-vous tout l'été ?

– Vous le savez, je chantais.

– Vous chantiez ? Eh bien, dansez maintenant, ça réchauffe et fait oublier la faim.

La cigale supplie :

– Je vous rendrai le double à la belle saison, promis juré !

La fourmi ricane :

– À la belle saison, vous recommencerez à chanter, et je ne reverrai jamais mon bien.

Vous n'aviez qu'à travailler, comme tout le monde !

Et elle claque la porte.

La cigale est désespérée, elle s'écrie :

– Mais j'ai travaillé ! J'ai distrait les gens,

je les ai amusés,

je leur ai fait oublier leurs soucis,

je leur ai donné du bonheur !

Un grand silence lui répond.

Il ne lui reste plus qu'à repartir,

qu'à aller mourir dans un fossé.

Mais la porte se rouvre avec hésitation,
et la fourmi bougonne :

– C’est vrai. Je travaillais
avec plus d’entrain quand tu chantais.

Et le soir, en me couchant,
je fredonnais encore tes chansons.

Allez ! Entre et mets-toi au chaud.

Mais juste pour cette saison, compris ?

Elle baisse la voix et ajoute dans un chuchotement :

– Et au printemps, tu recommences à chanter, promis ?

– Promis, souffle la cigale, se frottant les ailes de bonheur.

Et ma première chanson sera pour toi.





LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'ôut, foi d'animal,
Intérêt et principal. »



La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
- Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaîse.
- Vous chantiez ? J'en suis fort aise :
Eh bien ! dansez maintenant. »

Jean de La Fontaine





LES OREILLES DU LIÈVRE

DANS la savane, le lion rôde.

Mais la chèvre ne le voit pas.

Elle broute tranquillement.

Soudain, un bruit.

Un frôlement dans les herbes.

Elle relève vite la tête... et, de sa corne, égratigne
sans le vouloir le ventre du seigneur.

Le lion pousse un rugissement :

– Aïouille !

Car, bien qu'il passe pour courageux
il est un peu douillet.

Puis il râle :

– C'est un peu fort, ça !

Moi, le roi des animaux,
me faire blesser par une minable chèvre !

Il est tellement vexé
que la colère monte, monte...

et enfin il explose :

– Puisque c'est comme ça,

toutes les bêtes à cornes sont bannies de mon territoire !

Dehors ! Et que ça saute !

Remarquez qu'il a dit : « mon territoire »,
comme si la nature entière était à lui !

Le problème, c'est que le lion
est le plus puissant des animaux,
et que ses dents sont redoutables.

Donc, tous ceux qui possèdent des cornes
jugent prudent d'obéir.

Chèvres, béliers et taureaux décident d'aller voir ailleurs,
daims et cerfs partent sous d'autres cieux,
chacun préfère changer d'adresse.

Le lièvre, lui, ne s'en fait pas : il n'a pas de cornes.
Il se moque même de ceux qui filent :
– Oh ! Les peureux ! Oh ! Les peureux !

Et là, il aperçoit son ombre sur le sol.
Eh ! On dirait qu'il a des cornes aussi !
La frayeur le saisit. Il crie au grillon, son voisin :
– Je fais mes bagages et je file.
– Mais pourquoi ? s'étonne celui-ci.
– Pourquoi ? Parce que quelqu'un pourrait croire
que j'ai des cornes !

Le grillon éclate de rire :
– Des cornes ! Mon pauvre ami,
ce que tu as sur la tête s'appelle des oreilles.

Le lièvre continue de rassembler ses affaires en tremblant.

– Même si je les avais plus courtes que l'autruche,
j'aurais peur pour ma vie.

Car si le lion prétend que ce sont des cornes,
ce seront des cornes.

– Tu lui démontreras le contraire !

Le lièvre entasse ses dernières provisions :

– Il dira que je suis fou et me fera enfermer.

Non, non, je ne prends pas le risque.

Adieu, l'ami !

Et sur ces mots, il disparaît.

Désolé d'avoir perdu son voisin, le grillon soupire :

– Hélas, il n'a pas tort.

Que peut-on faire, face au plus fort ?

Puis il réfléchit et se dit :

« Ce lion est un crétin.

Si tout le monde s'en va,

il ne sera plus roi de rien,

et tout comme moi,

il s'ennuiera. »

À cet instant, il voit passer l'âne, le chien,

le renard, le chat...

et même un escargot.

Tous préfèrent quitter l'endroit.

Alors il songe :

« Moi non plus, je n'ai pas d'oreilles,
mais j'ai des antennes...

Et si le lion pensait que ce sont des cornes ? »

Effrayé, il crie aux autres :

– Attendez-moi ! J'arrive !

C'est ainsi que, dans la savane,

le lion resta seul.

Il ne fut plus le roi de personne...

et n'eut plus rien à manger.



LES OREILLES DU LIÈVRE

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le Lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, Bœufs, Taureaux aussitôt délogèrent ;
Daims et Cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur

N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.
« Adieu, voisin Grillon, dit-il ; je pars d'ici :
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
Je craindrais même encor. » Le Grillon repartiit :
« Cornes cela ? Vous me prenez pour cruche ;
Ce sont oreilles que Dieu fit.
— On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons. »

Jean de La Fontaine



LE CORBEAU ET LE RENARD

LE CORBEAU tournoie au-dessus du marché, quand il voit,
sur un étal,
un superbe fromage.
C'est à vrai dire un camembert,
mais il n'y connaît rien.
Il sait juste que ça a l'air trop bon
pour qu'il résiste.
Il plonge et, au passage, hop !
il vole le fromage.

Puis il va se percher sur un chêne en gloussant :
– Quelle belle prise !
Qui va faire un festin royal ?

... Pas lui, parce que voilà...
Le camembert embaume si fort
que son fumet se glisse entre les troncs
jusqu'à la tanière du renard.

« Hum hum, se dit le renard.
Qui donc est le propriétaire d'un si bon fromage ?

N'est-ce pas ce prétentieux
qui se fait appeler "maître corbeau" ? »

Et le rusé a une idée.

Prenant un air timide, il s'avance vers l'arbre,
et fait semblant de découvrir le corbeau.

– Ciel, s'écrie-t-il, la patte sur le cœur,
quel oiseau magnifique !

Jamais de ma vie
je n'en ai vu de plus beau.

À ces mots se redresse le corbeau.

Le renard reprend aussitôt :

– Ne serais-tu pas celui
qu'on nomme « maître corbeau » ?

Nous parlions justement de toi,
à la réunion des locataires de la forêt,
quand nous cherchions qui était le roi des oiseaux,
en quelque sorte le plus beau.

À ces mots se rengorge le corbeau.

Le renard ne s'arrête pas :

– Le loup pensait que c'était toi,
sans en être sûr toutefois,
puisqu'il n'a jamais entendu ta voix.

Mais si elle est aussi belle que ton plumage, ma foi,
je dirai sans hésiter que tu es le roi.

À ces mots, de fierté, étouffe le corbeau.

Il est facile de voir

qu'il est le roi

de ces bois !

Il ouvre grand le bec et lance de sa « magnifique » voix :

– Croa croooooa croaaa...

Puis il regarde en bas pour voir

si son admirateur est coi.

Mais... le renard s'en va,

un fromage dans la gueule.

Le corbeau l'arrête :

– Eh ! C'est mon fromage, ça !

Il est tombé par terre

quand j'ai ouvert le bec !

Le renard pouffe de rire :

– Mon petit vieux, pour être le roi,

il faudrait que tu sois un peu plus adroit.

Et que tu saches que les flatteurs

sont avant tout des profiteurs.

Malheureusement, pour le sermonner,

il a ouvert la gueule

et fait tomber le fromage...

sous le nez du raton laveur
attiré par l'odeur.

Celui-ci, ayant tout entendu
et compris la leçon,
file vers son terrier,
la bouche bien fermée.

C'est qu'il a des petits à nourrir, lui !
Et après tout, il n'a fait que voler
un voleur de voleur...



LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »
À ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.



Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Jean de La Fontaine





LE LIÈVRE ET LA TORTUE

UN JEUNE LIÈVRE fait la sieste dans son gîte, quand il voit passer la tortue.

Lui qui a peur de tout
trouve enfin quelqu'un
dont se moquer sans risque.

Il lui lance :

– Ah ben dis donc, ça n'avance pas vite !

La tortue a l'habitude des railleries.

Ça lui glisse sur la carapace.

Sans ralentir, elle lâche :

– Rigole, rigole ! Je te parie, moi,
que j'arrive à la barrière du champ avant toi.

Le lièvre s'esclaffe :

– Ha, ha, ha ! Elle est folle, celle-là !

Il faut te faire soigner, ma pauvre fille !

Elle soupire :

– Ah ! Les jeunots !

C'est qu'il a juste cinq mois,
elle cinquante ans au moins.

Alors au lieu de se fâcher, elle propose :

– On parie ?

Le lièvre rit encore plus :

– Ha, ha, ha ! Tu parles !

Bien sûr ! Je tiens le pari !

On ne sait pas ce qu'ils ont parié,
mais la question n'est pas là,
et la tortue poursuit sa route.

Le lièvre regarde la barrière, tout là-bas.

En quatre pas, il y sera.

Enfin... à sa vitesse de pointe,
celle qu'il adopte

pour échapper aux chiens.

Et il finit toujours par les semer !

Les voir ensuite galoper bêtement sur la lande,
quelle rigolade !

Bon. Il a tout le temps de brouter,

de traîner,

d'écouter le vent, les oiseaux,

et même de faire sa sieste pour digérer...

La tortue, elle, continue à son allure pépère.

Pas d'affolement :

elle se dépêche lentement.

Le lièvre ne veut pas partir trop tôt,
ce serait trop facile.

Il en va de son honneur !

Il démarre en sautillant, fait le fou, grignote un peu,
s'occupe de tout sauf de courir.

Il oublie même de regarder vers la barrière.

Et soudain que voit-il ?

La carapace se dandine tout là-bas ! Elle est bientôt au
but !

Il s'élance comme une flèche...

Trop tard !

Quand il arrive, la tortue a touché la barrière.

Le lièvre est effaré, effondré, atterré :

– Non mais je n'y crois pas, là !

En plus, cette mijaurée lui dit :

– Est-ce que je n'avais pas raison ?

À quoi t'a donc servi d'être champion
du cent mètres ?

Vexé, le lièvre fait semblant de ne pas entendre.

Mais la tortue poursuit :

– Et qu'est-ce que ce serait,

si tu devais, comme moi,

porter ta maison sur ton dos ?

Franchement, ta mère ne t'a pas appris que

rien ne sert de courir, il faut partir à point ?

Non mais ça suffit, la morale !

Le jeune lièvre réplique :

– Ce qu'elle m'a dit, ma mère,
c'est de toujours attendre
que le trèfle ait fini de pousser
avant de le grignoter.

Je ne me pressais donc point.

Maintenant, il est à point.

Et il saute sur un trèfle,
juste derrière la barrière.

– Gagné ! crie-t-il. C'est bien ce qu'on a parié :
que je grignote avant toi le gros trèfle du champ.

La tortue lève les yeux au ciel et soupire :

– Tes oreilles sont grandes, mais tu entends mal.
Ce que tu as gagné avec bonheur,
c'est le prix du plus mauvais joueur.

Rien à faire, elle a encore le dernier mot.

Il faut dire qu'il a juste cinq mois,
elle cinquante ans au moins.



LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :
Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Si tôt que moi ce but. – Si tôt ? Êtes-vous sage ?

Repartit l'Animal léger :

Ma Commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

– Sage ou non, je parie encore. »

Ainsi fut fait ; et de tous deux

On mit près du but les enjeux :

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint.

Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire,

J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,

Il s'éloigne des Chiens, les renvoie aux calendes,

Et leur fait arpenter les landes.



Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la Tortue

Aller son train de Sénateur.

Elle part, elle s'évertue,

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose,

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit

Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit

Furent vains : la Tortue arriva la première.

« Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?

De quoi vous sert votre vitesse ?

Moi l'emporter ! et que serait-ce

Si vous portiez une maison ? »

Jean de La Fontaine



LE RENARD ET LE BOUC

UN RENARD au poil roux et un bouc à belles cornes se promenaient ensemble par un beau jour d'été.

Ça, c'était inquiétant. Parce que le renard est rusé et, il faut bien l'avouer, le bouc pas très futé.

La journée était chaude, la soif commençait à se faire sentir, et pas une goutte d'eau à l'horizon !
Heure après heure, tirant la langue, tous deux continuaient à marcher, espérant trouver un ruisseau, une mare qui ne serait pas à sec, un peu d'eau oubliée au creux d'un rocher.
Mais rien, rien, rien !

Enfin le bouc reconnut une ferme abandonnée qu'il avait fréquentée quand il était bébé.

Il s'exclama :

– Nous sommes sauvés !

Cette ferme a un bon puits.

Juste un trou, sans margelle, c'est facilement qu'on y accède.

Et, de sa barbiche, il indiqua la direction.

Hélas, là aussi, le niveau d'eau avait baissé.

Le bouc gémit :

- Je n'ai pas le cou assez long pour atteindre l'eau !
- Moi non plus, soupira le renard, il va falloir descendre, ou nous mourrons de soif.
- Comment descendre dans un puits quand les bords sont à pic ?

Le bouc resta à fixer l'eau

comme si ça pouvait la faire monter.

Mais l'eau n'était pas très coopérative, elle refusa de bouger.

Le renard, lui, ne comptait pas sur un miracle, il préférait réfléchir. Il étudia le problème et, finalement, déclara :

- Il va falloir sauter en bas.

Sitôt dit, sitôt fait, et les voilà au fond, à laper goulûment.

Quand il fut bien désaltéré, le bouc regarda vers le haut.

Comment remonter ?

Il sauta sur place le plus haut possible...

mais retomba au même endroit.

Ça l'inquiéta :

- Pourquoi peut-on sauter dans un sens et pas dans l'autre ?

Le renard plaisanta :

– Ça, c'est un problème trop compliqué pour toi.

Mais pour remonter, j'ai la solution.

Voilà ce que nous allons faire :

dresse-toi sur tes pattes arrière

et pose tes sabots avant contre le mur.

– Comme ça ? demanda le bouc en s'exécutant.

– Parfait. Maintenant, dresse tes cornes droit vers le ciel,
que je t'escalade. De là-haut, je t'aiderai à remonter.

– Par ma barbe, dit le bouc,

heureusement que tu es là !

Je n'aurais jamais eu tout seul cette idée.

Le renard grimpa le long de l'échine,

puis des cornes,

et ainsi sortit du puits.

Le bouc, tout content de le voir en haut, s'exclama :

– À moi, maintenant ! Sors-moi de là.

– Bien sûr ! dit le renard.

Je t'ai donné mon idée pour me tirer de là,

donne-moi la tienne pour que je te fasse remonter.

– Mêêê... bêla le bouc. Je n'en ai pas !

Le renard joua la surprise :

– Comment ça ? Avant de descendre,

tu n'avais pas pensé à la façon de remonter ?

Tu as donc moins de raison

que de barbe au menton !

– Mêêê... répéta le bouc,
ne sachant rien dire d'autre.

– Dans ce cas, conclut le renard, je ne peux rien pour toi.
Désolé, mais j'ai à faire. J'espère que tu t'en tireras.
Et tu peux m'être reconnaissant,
ça te servira de leçon :
il ne faut rien entreprendre sans savoir
comment ensuite s'en sortir.
Ce qu'on peut résumer par ces mots :
En toute chose il faut considérer la fin.
Et il s'en alla.

Le bouc en resta effaré.
« En toute chose il faut considérer la fin. »
Il comprenait enfin le sens de cette maudite phrase !
C'était peut-être qu'au contact du renard,
il devenait intelligent !

Alors il fit comme lui :
il réfléchit.
Comment se tirer de là ?

– Bah ! dit-il pour finir. Le mieux, c'est de bêler,
comme je l'ai toujours fait.
Il y aura bien quelqu'un pour m'entendre...
Et il s'égosilla :
– Bêêê... Bêêê...
Car, contrairement au renard,

le bouc était l'ami du genre humain,
et des amis ne vous laissent pas
dans l'embarras.

Il avait raison, le bouc,
car il ne fallut pas longtemps
pour que des gens passant sur le chemin
l'entendent.

Ils le remontèrent au bout d'une corde
et le ramenèrent chez lui.

« Quand même, songea le bouc,
la vie est bien faite.

Car imaginons l'inverse :

que j'aie grimpé
sur le dos du renard...

Goupil aurait pu s'égosiller
au fond de son puits
sans que jamais personne
s'intéresse à lui. »



LE RENARD ET LE BOUC

Capitaine Renard allait de compagnie
Avec son ami Bouc des plus haut encornés ;
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : « Que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
À l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai.
Après quoi je t'en tirerai.



- Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or adieu : j'en suis hors ;
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
Car pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. »

En toute chose il faut considérer la fin.

Jean de La Fontaine



LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

EN CES TEMPS de misère,
la peste s'acharnait sur le pauvre monde.
Elle fauchait avec rage,
dévastant la terre et peuplant les enfers.

Tous se terraient chez eux en attendant la mort.
Plus de chants, plus de rires,
plus d'amour, plus de joie.

Le roi lion réunit alors sa cour et dit :
– Mes amis...
si le Ciel abat sur nous Sa colère,
c'est à cause de nos péchés.
Pour l'apaiser, il faut un sacrifice,
qu'on Lui livre celui d'entre nous qui a commis
le plus grand crime.
Nous devons donc avouer nos fautes,
et Il jugera.

Un silence de mort tomba sur la Cour.

Le lion reprit :

– Il est juste que je commence. Alors...

pour ma part, je m'accuse d'avoir plusieurs fois
dévoré des moutons par simple gourmandise,
sans l'excuse de la faim.

Et, à ma grande honte,
parfois même leur berger.

Aussi, je me sacrifierai sans hésiter
si le Ciel en décide ainsi.

Le renard s'exclama en s'inclinant jusqu'au sol :

– Sire, vous êtes trop bon de vouloir vous sacrifier.

Car est-ce un péché de manger
ces imbéciles de moutons qui ne savent que bêler ?
Vous leur avez fait au contraire grand honneur,
en permettant que sous votre dent ils meurent.
Quant au berger, il est bien prétentieux de croire
que le troupeau lui appartient ! En le croquant,
vous lui avez donné une bonne leçon.

Et tous les courtisans d'applaudir.

Le renard ajouta en faisant le modeste :

– Moi-même, je l'avoue, j'ai bien dû estourbir
quelques poules qui ne m'appartenaient pas,
mais le paysan en avait tant
que ça ne lui a pas fait grand tort.

– Moi, dit le tigre, il me semble avoir dévoré

quelques misérables biches qui s'étaient perdues.

– Moi des faisans, déclara le loup,
quelques marcassins qui me narguaient,
et même une chèvre, mais par sa faute :
elle était trop appétissante.

On hocha la tête avec gravité :
qu'y avait-il de mal à ça ?

À son tour, l'ours avoua que, s'il mangeait surtout des
baies,
des racines et du miel,
il avait pu lui arriver de grignoter quelques papillons,
des poissons, un cerf ou deux...
enfin, pas grand-chose.

On approuva :
il fallait bien se faire les dents !

L'âne, de sa vie, n'avait jamais rien commis d'aussi grave,
aussi il dut se chercher quelque faute.

Finalement, il dit :

– Pour ma part, je ne mange que de l'herbe
et n'ai jamais tué personne.

Cependant, un jour que je passais
dans un pré appartenant aux moines,
j'ai vu l'herbe si tendre...

J'étais très affamé,
et peut-être que le diable m'a tenté.

En tout cas, je n'ai pas résisté
à l'envie d'y goûter.
Un seul coup de dent, bien sûr !
Mais je dois le reconnaître :
cette herbe n'était pas à moi.

Le renard s'écria alors d'un ton scandalisé :
– De l'herbe appartenant à des moines !
Quelle honte !
Le loup renchérit, choqué :
– Il n'y a pas à chercher plus loin :
c'est contre cet abominable péché
que le Ciel est fâché !

L'ours s'emporta à son tour :
– Nous ne payerons pas tous
pour les fautes d'un seul !
Et ensemble ils crièrent :
– Haro ! À mort le baudet !

Eh oui...

*Selon que vous serez puissant ou misérable,
les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.*

Mais ne croyez pas que l'histoire
finisse comme ça.
Car à ces horribles cris,
l'âne se sentit mal.
Il eut chaud, il eut froid,

et il se vit finir en un festin royal.

Alors, allez savoir pourquoi,

il se révolta !

Il lança une ruade désespérée,

et ses sabots frappèrent le lion en pleine tête. *Paf !*

Et *plof*, le roi des animaux s'affaissa sur le sol,

assommé net.

La première frayeur passée,

le renard s'approcha.

Voyant le lion sans connaissance, il déclara :

– Ce n'est que justice,

c'est bien lui qui avait commis les pires crimes.

Manger d'innocents moutons

et même un être humain !

Et tous les autres de hocher la tête :

– Bien dit !

– C'est vrai !

– Justice est faite. C'est bien lui

que le Ciel voulait en sacrifice !

Et sans laisser à leur roi le temps de se réveiller,

ils le firent passer pour de bon de vie à trépas.

L'âne repartit tout guilleret en chantonnant :

Méfie-toi du coup de pied de l'âne,

puissant roi de la savane,

parce que si tu chutes, tu meurs :

on se rappellera tes erreurs.



LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
À chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.



Le Lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.





- Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sottise espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. »
Ainsi dit le Renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'Âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
À ces mots on cria haro sur le Baudet.
Un Loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
/Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Jean de La Fontaine





LES VOLEURS ET L'ÂNE

ARRIVANT au marché,
le paysan décharge son âne
de ses paniers
et le laisse se reposer.

C'est un brave âne,
qui aime à rêver dans son coin.
Aussi, il ne prête pas attention
aux deux hommes qui arrivent par-derrière.
Or ce sont des brigands !

Comme le paysan est occupé à vendre,
les brigands saisissent l'âne par sa longe
et s'enfuient en l'entraînant.
L'âne n'y voit pas de mal :
il aime les promenades.

Les brigands s'arrêtent à l'abri du bois
pour se féliciter :
– Quel bon coup ! dit l'un.
Voilà une excellente bête
pour porter nos affaires !

L'autre n'est pas d'accord :

– Non, il vaut mieux le vendre.

Ça nous fera de l'argent.

Le premier proteste :

– On va le garder !

– On va le vendre ! insiste le second.

– Non ! On va le garder !

– Non ! On va le vendre.

Et ils en viennent aux mains.

Pendant qu'ils se battent,

un autre voleur passe par là. Les voyant occupés,

il prend l'âne par la bride.

Et adieu !

Cela ressemble bien aux histoires des pays :

l'un veut celui de l'autre,

les deux se font la guerre,

et finalement c'est un troisième qui l'a.

Mais voilà...

Pendant que le voleur

emmène l'animal,

le fou rire monte en lui.

Il monte, il monte...

Enfin, n'en pouvant plus,

il éclate si fort

qu'il en pleure.

Le voyant occupé à essuyer ses larmes,
l'âne file à l'anglaise
et reprend le chemin du marché.

Son maître a justement fini
de vendre ses légumes.
Sans s'apercevoir de rien,
il lui remet ses paniers sur le dos.
– Et hop ! mon brave,
on rentre à la maison !

Trottinant sur le chemin, l'âne songe avec amusement :
« C'est pour les ânes
comme pour les pays.
Un pays vaincu cherchera toujours
à retrouver sa liberté,
un âne dérobé cherchera toujours
à rentrer chez lui. »
Qu'on se le dise !





LES VOLEURS ET L'ÂNE

Pour un Âne enlevé deux Voleurs se battaient :
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron.
L'Âne, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel ou tel prince,
Comme le Transylvain, le Turc, et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :

Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du Baudet.

Jean de La Fontaine





LE LION ET LE RAT

L'HISTOIRE que je vais vous conter a trois morales.

Qui dit mieux ?

C'est celle du lion et du rat.

D'un côté, on a le rat. Il dort dans son abri.

La faim le tire soudain du sommeil. Il bâille.

Il n'a pas encore les yeux en face des trous,
mais il pense que sortir prendre son petit déjeuner
va le réveiller...

De l'autre côté, le lion.

Vous savez, le roi de la savane.

Un rugissement à vous pétrifier sur place,
des muscles à vous donner des complexes,
des dents à vous transformer en serpillière...

Le lion, quoi !

Pour l'instant, il fait la sieste.

Juste devant le trou du rat.

Et *vuvrrrt* ! Il voit le petit animal surgir entre ses pattes.

C'est de la provocation, ça !

Mais le rat semble marcher un peu au radar. Le lion hésite.

Si la proie ne s'enfuit pas, c'est trop facile.
Et puis ce petit truc est à peine un gâteau apéritif.
Or, pour l'apéritif, il est trop tard :
il a déjà mangé.

Le rat re-bâille et se frotte les yeux.
Tiens ! Il sent une drôle d'odeur. Et...
– Aaaaaah !
Apercevant le lion, il frôle la crise cardiaque.

Mais le roi des animaux le regarde d'un air blasé.
C'est sa chance !
Il dit précipitamment :
– Excusez-moi, j'ai oublié quelque chose !
Et il rentre dare-dare dans son trou.

Quelques jours plus tard, notre lion,
de son pas nonchalant,
fait le tour de son royaume
pour voir si tout va bien.
Il est le roi, il est le plus fort,
il n'a peur de personne,
il n'a peur de rien.
Aussi, il ne se méfie pas.

Pourtant il aurait dû.

Parce que le lion a un ennemi
qu'il a un peu trop vite oublié,

et cet ennemi, c'est l'homme.

L'homme qui n'en peut plus
de le voir dévorer ses brebis.

L'homme qui n'a pas de griffes ni de crocs,
mais un cerveau.

L'homme qui, trop faible pour se confronter à lui,
lui a tendu un piège.

Et quand le lion passe sous un arbre,
un filet lui tombe dessus.

Le lion n'en revient pas. Ça, c'est un peu fort !

Pour faire peur à l'agresseur, il rugit.

Le filet n'en a ni chaud ni froid.

De quoi, de quoi ?

Le lion gonfle ses muscles.

Le filet s'en fiche : ses mailles sont solides.

Cette fois, bien en colère,

le roi des animaux montre les crocs,

mais le filet ne s'aplatit pas comme une serpillière.

Entendant le raffut, le rat s'approche :

– C'est toi qui fais tout ce bruit ?

– Je suis prisonnier ! s'affole le lion,

à qui pareille chose n'était jamais arrivée.

Le rat s'exclame alors :

– Ah ! je te reconnais,

tu es celui qui m'a laissé la vie !
Alors c'est à mon tour
de faire quelque chose pour toi.

Et il donne un coup de dent dans les mailles.
Il ronge, il ronge, et bientôt,
il y a dans le filet un trou assez gros
pour que le lion se faufile dehors.

Ce que ni les cris, ni les muscles,
ni les crocs n'ont réussi à faire,
de petites dents patientes y sont arrivées !

– Et voilà l'affaire ! dit le rat.

Avez-vous saisi les trois morales ?
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
Patience et temps font mieux que force et que rage.
Soyez aimable avec les autres, l'avenir vous le rendra.

Sur ces mots, le rat emporte les débris du filet
pour faire son nid.
Après tout, autant profiter aussi de son travail !





LE LION ET LE RAT

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi.
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?



Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Jean de La Fontaine





LE CHEVAL ET L'ÂNE

UN MARCHAND avait un âne,
un brave animal qui portait sans broncher
tout ce qu'il voulait lui mettre sur le dos.
Toutefois, il y avait des limites.

Un jour de foire où le marchand avait acheté
de gros ballots de tissus,
il songea que c'était trop lourd pour son âne,
et qu'il devait s'en procurer un second.

Il alla donc au bout de la foire,
où l'on vendait les animaux.
Et là ses yeux tombèrent sur un cheval magnifique !

Cet étalon coûtait très cher
et l'achat n'était pas raisonnable,
surtout que ce n'était pas d'un cheval
que le marchand avait besoin.
Mais tant pis, il craqua,
dépensant tous ses sous.

Puis il ramena près de l'âne son bel étalon

et voulut lui mettre des ballots sur le dos.
Hélas ! celui-ci rua, très fâché.
– Tu m’as bien regardé ?
Pas question que je porte de vulgaires tissus !
Le maître n’insista pas.
Son cheval était trop beau pour être chargé.
Et il harnacha le tout sur le dos de l’âne.

Puis il repartit, fier de cheminer
en tenant la longe d’un si bel étalon.
Tout en marchant, il saluait çà et là
pour être sûr qu’on le remarque,
oubliant son pauvre âne
qui avait beaucoup de mal à suivre.

Ils parcoururent ainsi un long chemin,
l’un saluant, l’autre caracolant,
le troisième suant et soufflant.

Sentant qu’il s’épuisait
et ne pourrait bientôt plus faire un pas,
l’âne demanda au cheval :
– Je suis mort de fatigue,
voudrais-tu bien me décharger de quelques ballots ?

Le cheval le toisa avec mépris :
– Tu veux rire ! Tu as vu ma race, mon allure !
Est-ce que je ressemble à une minable bête de somme
comme toi ?

L'âne dut ravalier sa fierté pour insister,
tant il se sentait mal :

– Je comprends, mais tu es si fort
que porter une partie de ce fardeau
ne serait pour toi qu'un jeu !

Pour toute réponse,
le cheval se fendit d'une ruade
soulignée d'un pet tonitruant.

Puis il reprit ses fiers trottements,
riant d'avoir remis l'âne à sa place
de miteuse bestiole.

À cet instant, il entendit un curieux bruit derrière.

L'âne était par terre !

Mort !

Le marchand, effrayé, se précipita.

Mesurant enfin sa bêtise, il pleura :

– Pardonne-moi, brave ami, tout est ma faute.

Je n'aurais jamais dû acheter ce cheval inutile
au lieu d'un bon âne bien solide !

En entendant ça, l'étalon fut froissé.

Mais ce fut pire quand le marchand finit :

– Et toi, tu n'as plus le choix.

Inutile de faire ta chochette,
il faut que tu portes la charge.

Et il mit sur le dos du cheval
non seulement les ballots de l'âne,

mais l'âne lui-même,
qu'on ne pouvait laisser sur place.

Effaré, l'étalon grommela :

– Si j'avais voulu partager la charge,
il ne serait rien arrivé.

Cet âne avait l'air bien sympathique,
et j'aurais au moins eu quelqu'un
avec qui parler.

C'est donc vrai, ce qu'on dit :

*Dans la vie il faut s'entraider,
ou ça nous retombe sur le coin du nez.*

Il entendit alors à son oreille :

– Tes paroles me rassurent, mon frère.

C'était l'âne qui lui parlait ! Il s'ébahit :

– Quoi ? Tu n'étais pas mort ?

– Si si, assura l'âne, je suis mort... au moins
jusqu'à ce qu'on arrive à l'écurie.

Là, avec l'odeur du foin,

j'ai bon espoir de me rétablir.

Et il rit dans sa barbe.





LE CHEVAL ET L'ÂNE

En ce monde il se fait l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.
Un Âne accompagnait un Cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre Baudet si chargé, qu'il succombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourrait devant qu'être à la ville.

« La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moi-même de ce fardeau ne vous sera que jeu. »
Le Cheval refusa, fit une pétarade :
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avait tort.
Du Baudet, en cette aventure,
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

Jean de La Fontaine





LES DEUX CHÈVRES

UNE CHÈVRE broutait au pays du soleil levant.

Fatiguée de son pré,
elle décida d'en changer
et partit vers le soleil couchant.

Au même moment,
une chèvre qui broutait au pays du soleil couchant
voulut aller voir si l'herbe
était plus verte au pays du levant.

Nos deux chèvres ne savaient pas où elles allaient,
mais elles savaient ce qu'elles ne voulaient pas :
être soumises aux hommes.

Alors elles choisirent des chemins où ils ne vont jamais,
des pentes difficiles, des passages étroits,
des chemins escarpés et des rochers abrupts.

Rien ne leur faisait peur.

C'étaient des chèvres « de qualité »,
poil soyeux et caractère bien trempé.

Comme elles voyageaient chacune de son côté,
l'une vers le couchant, l'autre vers le levant,

arriva ce qui devait arriver :
elles se rencontrèrent au pays du Milieu,
qu'on appelle parfois aussi le Centre du monde.

Au Centre du monde courait en liberté
un torrent impétueux. Il sautait sur les pierres,
formant des tourbillons, éclaboussant ses rives,
empêchant, en un mot, qu'on traverse.

Pour changer de côté,
il n'y avait qu'une étroite planche.
À peine deux belettes auraient pu s'y croiser,
alors deux chèvres !
La première osa y poser le pied,
sûre qu'un sabot devant l'autre, elle pourrait avancer.

Mais l'autre en fit autant !
Or il y avait place pour une, pas pour deux.
Pourtant, aussi sûres l'une que l'autre
de leur bon droit,
elles continuèrent.

Et évidemment, au milieu,
elles se retrouvèrent nez à nez,
sans plus pouvoir avancer.

C'est comme avec nos princes :
pas un pour céder à l'autre.
Donc, nos princesses se toisèrent d'un œil sec.

– Non mais ho ! se fâcha la première.

C'est à moi de passer.

Je descends de la merveilleuse chèvre
que le cyclope grec Polyphème offrit à la petite-fille
du dieu Océan et de la déesse Terre.

L'autre se moqua :

– *Une chèvre qui aurait été donnée par Machin à Truc...*

On croit rêver !

Moi, figurez-vous que je descends directement
d'Amalthée,

qui eut l'honneur d'être la nourrice de Jupiter,
le roi des dieux romains.

Elle crut que ses paroles lui libéreraient le chemin,
mais l'autre ne s'en laissa pas conter :

– La plus belle chèvre du troupeau
d'un célèbre cyclope
vaut bien plus qu'une bête
qui descend d'une simple nourrice !

Et toutes deux,

persuadées qu'on ne pouvait que leur céder,
s'avancèrent ensemble.

Et elles tombèrent ensemble ;
une de chaque côté
pour faire bonne mesure.

Est-ce qu'elles étaient en chemin

pour les Enfers romains,
ou bien ceux des Grecs ?

L'histoire ne le dit pas.

Mais elle dit qu'en les roulant dans ses eaux écumantes,
le tumultueux torrent gronda à leur oreille :

– Ce n'est vraiment pas malin.

Vous n'avez pas lu Pline l'Ancien ?

Il dit qu'en pareil cas,

si on ne peut sans tracas

ni avancer ni reculer,

l'une se couche sur la planche,

et l'autre passe par-dessus.

– Ah oui ! s'écria la Romaine

en se noyant. Cette chipie

devait s'allonger devant moi !

– Et puis quoi encore ?

répliqua la Grecque avant de sombrer.

C'est aux inférieurs de ramper !

Et le torrent les avala en soupirant :

– Voilà le destin des arrogants.

Et voilà comment on pollue les torrents...





LES DEUX CHÈVRES

Dès que les Chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains :
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices.
Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.
Deux Chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part.
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
Un russeau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont.
D'ailleurs, l'onde rapide et le russeau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes



Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.
Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort frères,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine Chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée ;
Et l'autre la Chèvre Amalthée,
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune :
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la Fortune.

Jean de La Fontaine





L'ÂNE ET LE CHIEN

VOILÀ le maître, voilà l'âne,

et voilà le chien.

Ils sont en voyage quand, au détour d'un chemin,
le maître voit un pré tout vert, à l'herbe bien épaisse.

Ça lui fait envie. Il dit :

– Cette herbe semble confortable.

Je vais y faire une petite sieste.

Comme c'est lui qui décide,
les autres s'arrêtent aussi,
même si pour eux, l'endroit est mal choisi.

Pour l'âne, pas un chardon à l'horizon,
et l'herbe ne nourrit guère.

Mais puisqu'il n'a rien d'autre,
il se met à brouter.

Le chien, lui, n'est pas un mangeur d'herbe,
on le sait,

et il commence à avoir faim.

Malheureusement son déjeuner est là-haut,
dans le panier accroché à l'âne.

Il le sent d'ici.

Hum... ça lui met l'eau à la bouche.

Il demande au grand animal :

– Pourrais-tu t'asseoir un instant,
que j'attrape mon déjeuner ?

D'habitude l'âne est plutôt aimable, mais là,
il ne veut pas lâcher son repas.

Alors il fait celui qui n'entend pas.

Le chien insiste :

– J'ai très faim, compagnon. Sois sympa,
baisse-toi juste un peu, que j'attrape mon plat.

Hélas ! l'âne semble devenu sourd.

– Mon ami, supplie le chien,
mon estomac crie famine !

Plier les pattes ne te prendra qu'un court instant !

Cette fois, l'âne s'agace :

– Un peu de patience, que diable !

Attends que le maître se réveille,
il te donnera ton repas !

Le chien pousse un soupir et s'allonge
pour tenter d'oublier sa fringale.

L'affaire pourrait en rester là,
seulement voilà...

Derrière le champ, il y a un bois.

Et dans le bois, un loup.
Bien affamé, en plus !

À grands bonds, le loup se précipite...
Pas sur le chien, il croirait attaquer un frère,
mais sur l'âne, qui s'affole :
– Au secours, ami chien ! Défends-moi !

– Oh... marmonne le chien.
Tu me connais, le ventre vide,
je ne suis bon à rien.
– Je t'en prie ! supplie l'âne.
Le mettre en fuite ne te prendra qu'un court instant !
– Allons ! répond le chien. Le maître est mieux placé
que moi pour te défendre. En attendant qu'il se réveille,
tu devrais filer. On t'a mis des fers neufs,
alors si le loup te rattrape,
donne-lui un coup de sabot dans la mâchoire,
ça le mettra K.-O.

Hélas ! le temps qu'il finisse son discours,
le loup est sur l'âne.
Un coup de croc, et l'âne tombe.
Le panier déverse dans l'herbe le repas du chien
et tout le reste.

Le chien en est quand même choqué.
Un repas ne vaut pas la mort !
Il bondit sur son maître pour le réveiller.

Et *boum* ! un coup de gourdin de l'homme
assomme net le loup.

L'âne se relève avec peine.
Il a au cou une plaie profonde
dont la vilaine marque
lui restera à vie.

– Tu vois, lui dit le chien,
si tu avais pris le temps de te baisser,
le résultat aurait été plus rapide pour moi
et moins cruel pour toi.
Souviens-toi qu'on a tout intérêt à s'entraider.

Et comme, par chance, l'âne n'est pas mort,
il pourra s'en souvenir.





L'ÂNE ET LE CHIEN

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.

L'Âne un jour pourtant s'en moqua ;
Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.

Il allait par pays, accompagné du Chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.

Ce maître s'endormit : l'Âne se mit à paître :
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.

Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :

Il ne faut pas toujours être si délicat ;

Et faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre Baudet s'en sut enfin

Passer pour cette fois. Le Chien, mourant de faim,

Lui dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain. »



Point de réponse, mot : le Roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille ;
Enfin il répondit : « Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera, sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée :
Il ne saurait tarder beaucoup. »
Sur ces entre-faites, un Loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'Âne appelle aussitôt le Chien à son secours.
Le Chien ne bouge, et dit : « Ami, je te conseille
De fuir, en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.
Que si ce Loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. » Pendant ce beau discours,
Seigneur Loup étrangla le Baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

Jean de La Fontaine





LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

JEANNOT lapin a un terrier

bien abrité, bien sec, bien isolé,
parfait en quelque sorte.

C'est aussi ce que pense la belette :

– Très chouette, ce terrier.

Inutile de me fatiguer

à m'en creuser un,

j'ai trouvé le logis idéal !

Elle rentre chez elle, prépare ses affaires
et surveille le lapin.

Dès qu'elle le voit sortir de bon matin,

elle se frotte les mains.

– Cet inconscient en a pour un moment

à batifoler dans la rosée et le thym.

Profitons-en !

Et, ses affaires sous le bras,

hop ! elle déménage !

Imaginez la surprise de Jeannot à son retour,
quand il voit à sa fenêtre...

une tête qui n'est pas la sienne !

– Holà ! crie-t-il à la belette.

C'est chez moi, ici !

Fais tes valises et fiche le camp
ou j'alerte tous les rats du champ.

Et d'un coup de dent,
ils t'enverront rejoindre Satan.

– Oh ! répond la belette sans se frapper.

On te croirait dans ton droit.

Mais la terre appartient au premier arrivé,
figure-toi !

Jeannot est tellement suffoqué
qu'il en oublie de rétorquer
que c'est quand même lui,
le premier arrivé,
puisque'il est né dans ce terrier.

La belette en profite pour enchaîner :

– Faire des histoires, franchement,
pour un logis si étroit qu'on n'y entre qu'en rampant !

Là encore, Jeannot aurait pu dire que justement
c'était l'étroitesse de son logement
qui le protégeait des gourmands...
mais, hélas, pas des brigands !

Il proteste :

– Ce terrier, j’en ai hérité de mon père,
qui le tenait du sien.

– Hérité ! Allez donc ! réplique la belette.

Montre-moi la loi qui donnerait pour toujours
une terre à Untel plutôt qu’à l’autre.

À Jean plutôt qu’à Paul.

À toi plutôt qu’à moi.

– C’est la coutume, se fâche Jeannot,
à bout d’arguments,

elle est connue dans tous les champs !

Il est furieux, et la belette aussi,

mais elle se méfie :

il fait trois fois sa taille, dix fois son poids.

Aussi, elle dit :

– Arrêtons les chicayas.

Allons voir Raminagrobis, le saint ermite.

Il est vieux et sage, il s’y connaît en lois,

il nous départagera.

De son côté, Jeannot pense aux dents de la belette.

Elles sont pointues et acérées,

et il tient à garder à son poil sa beauté.

Donc il accepte.

Raminagrobis est un vieux chat

paisible et rondouillard.

Couché au soleil devant la caisse

qui lui sert d'abri,
il leur dit :
– Approchez, approchez,
venez me raconter,
car je suis vieux et sourd.

Chacun de son côté s'avance.

Et chacun de son côté voit arriver sur lui
un bouquet de cinq doux coussinets
armés de cinq griffes acérées.
Et les deux ensemble
voient de près... beaucoup plus de cinq dents !
Trente, pour être précis.

Mais...
Raminagrobis avait plus grands yeux
que grand ventre.
Ou plutôt que grande gueule.
Croyait-il y faire entrer ensemble
une belette et un lapin ?
La suite prouve que non,
car arrive ce qui doit arriver :
il s'étouffe.

– Bon, dit la belette en se frottant les pattes.
Voilà un bon abri devenu libre.
– Si tu veux, propose Jeannot,
je t'aide à faire ton déménagement.

– C’est bien aimable à toi, répond la belette.

Retenons de tout cela que :

*Mieux vaut régler ses affaires entre soi
que de s’en remettre au jugement du roi.*





LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouillé, trotté, fait tous ses tours,
Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.
La Belette avait mis le nez à la fenêtre.
« Ô Dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
O là, Madame la Belette,
Que l'on déloge sans trompette,



Ou je vais avertir tous les Rats du pays. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
« C'était un beau sujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entraît qu'en rampant.
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
À Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »
Jean Lapin alléqua la coutume et l'usage :
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
"Le premier occupant", est-ce une loi plus sage ?
— Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis. »

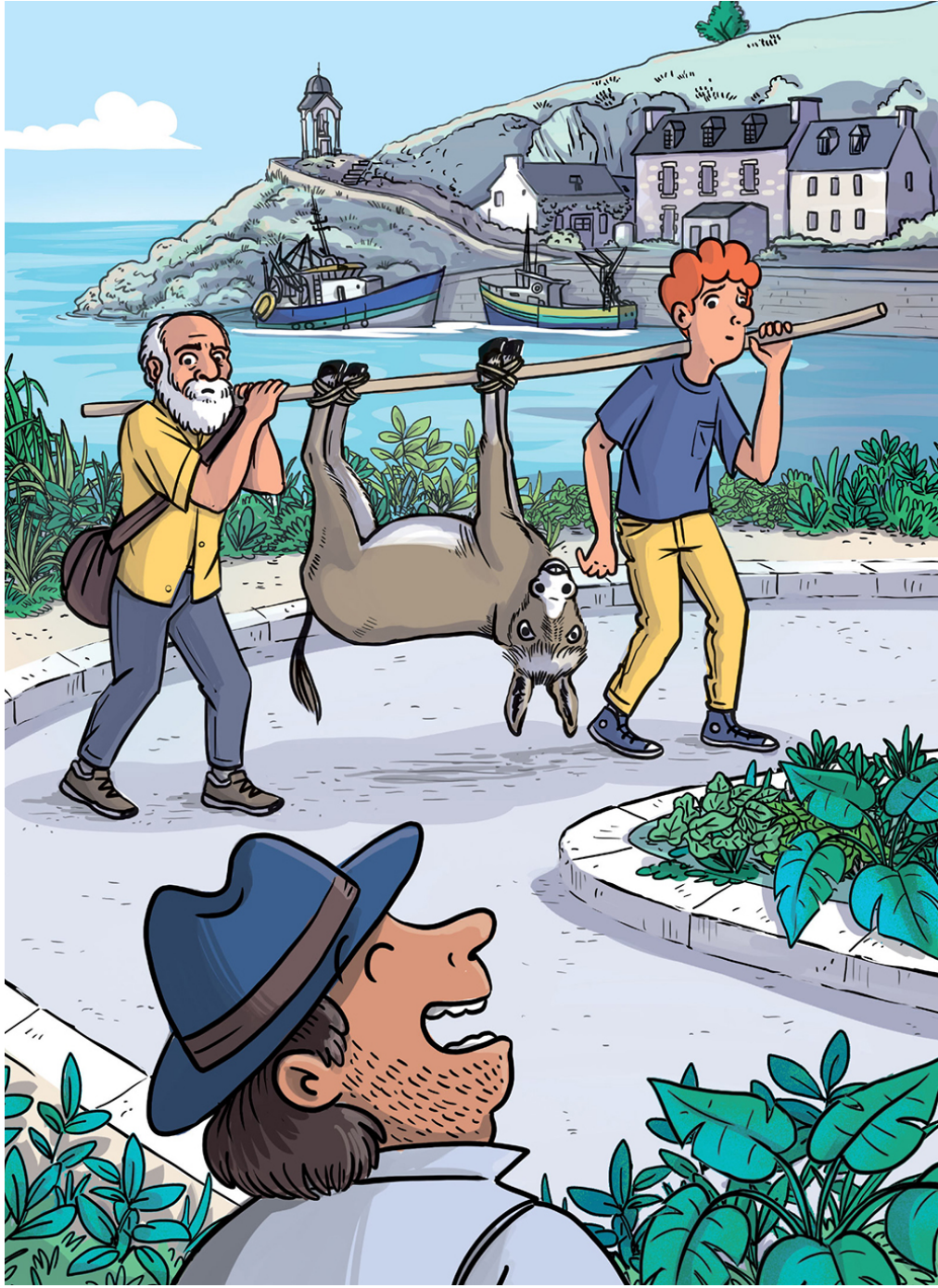


C'était un Chat vivant comme un dévot ermite,
Un Chat faisant la chattemite,
Un saint homme de Chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

Jean de La Fontaine





LE MEUNIER, SON FILS ET L'ÂNE

L E MEUNIER a un âne et,
allez savoir pourquoi, il veut le vendre.
Le meunier a aussi un fils
de quinze ans.
Mais lui, il ne cherche pas à le vendre.

Les voilà donc qui se préparent
tous deux pour aller à la foire.

Le garçon fait alors remarquer :
– La foire, c'est loin,
notre âne se fatiguera en chemin.
Il paraîtra moins frais, nous le vendrons moins bien.
– Tu as raison, reconnaît le meunier.
Pour qu'il arrive vaillant, nous allons le porter.

Ils lient les pieds de l'âne,
et le suspendent à un bâton,
qu'ils portent chacun sur une épaule.

On pourrait croire que voyager la tête en bas

est désagréable,
mais ce n'est pas l'avis de l'âne. Il songe :
« Confortable, ce voyage !
Et original : c'est à l'envers
qu'on voit le mieux le paysage ! »

À cet instant, ils longent un champ
où travaille un paysan.
Enfin, « travaille »... sans doute pas assez,
parce qu'il les regarde passer
et rit à gorge déployée :
– Faut-il être bête pour porter son âne
au lieu de se faire porter !
On se demande bien
qui est le plus âne des trois !

L'animal grommelle :
– De quoi il se mêle, celui-là ?
Est-ce qu'on lui demande son avis ?

Mais le meunier et son fils sont vexés.
Ils ne veulent pas passer pour des idiots,
alors ils remettent l'âne sur ses pieds.
– Toi, fiston, décide le meunier,
monte sur son dos.
Tu es moins lourd, ça le fatiguera moins.

Mécontent, l'animal s'exclame :
– Quelle ânerie, je vous jure !

Il ne faut pas croire n'importe quel imbécile qui passe !
Aller à pied, passe encore, mais m'ajouter du poids !
Malheureusement, personne ne comprend son patois.

L'équipage croise alors un marchand,
qui se scandalise :

– Comment ? Les jeunes n'ont donc plus
aucun savoir-vivre !

Le fils est sur l'âne et c'est le père qui marche !

Le meunier est froissé : il n'est pas si vieux,
il peut quand même marcher !

Mais le fils est gêné, et ils échangent leur place.

L'animal commence à s'impatienter :

– Quelle ânerie, je vous jure !

Celui-là est encore plus lourd que l'autre !

Ils sont à peine repartis que trois jeunes filles arrivent.

L'une dit en désignant le père :

– Il n'a pas honte, celui-ci, de caracolier comme un pacha
en laissant son fils traîner la patte.

Là, le meunier se fâche :

– Mêlez-vous de vos affaires, sales petites commères !

Elles sont choquées :

– C'est la vérité, mauvais père que vous êtes !

– Bourreau d'enfant !

Les passants se retournent,

le père ne sait plus où se mettre.

Alors il fait monter son fils derrière lui,

et ils repartent.

L'animal plie sous le poids. Il est excédé :

– Quelle ânerie, je vous jure !

Qu'ils se taisent, tous ! Je n'en peux plus !

Mais un enfant tend le doigt :

– Regarde, papa, comment ils traitent ce pauvre âne !

Ils sont à deux dessus !

Ils veulent sa mort ou quoi ?

Une femme s'arrête à son tour :

– Ils payeront cher leur cruauté,
parce que le temps qu'ils arrivent au marché,
il n'en restera que la peau, de leur âne !

Le meunier hésite entre larmes et colère.

Il sent qu'il va craquer. Il grogne :

– Il est fou de vouloir contenter tout le monde et son père !

Descendons tous les deux, fiston.

– Et voilà ! dit l'âne en trotinant, tout léger.

C'est mieux comme ça !

Hélas !

Sur le bord de la route, des gamins s'esclaffent :

– Regardez ceux-là. Ils ont un âne et ils vont à pied !

– Encore un peu et ils vont le mettre sous verre,
leur âne,

pour qu'il ne s'use pas !

Ils rient de plus belle :

– Ce qu'on voit là n'est pas un, mais trois ânes !

Le meunier serre les dents :

– Sans doute que je suis bête, mais là,

j'en ai plein le dos. Alors maintenant,

je n'écoute plus personne,

je n'en fais qu'à ma tête !

– Bien dit, approuve son fils.

De toute façon, quoi qu'on fasse,

il y aura toujours quelqu'un

à qui ça ne conviendra pas.

– Dommage qu'ils n'y aient pas pensé avant, soupire l'âne.

J'aimais bien, moi,

voir le monde à l'envers !



LE MEUNIER, SON FILS ET L'ÂNE

J'ai lu dans quelque endroit qu'un Meunier et son Fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur Âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frats et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
Puis cet Homme et son Fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
« Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »
Le Meunier, à ces mots, connaît son ignorance ;
Il met sur pieds sa bête, et la fait détalier.
L'Âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le Meunier n'en a cure ;
Il fait monter son Fils, il suit, et d'aventure



Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
« Oh là oh, descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez Laquais à barbe grise !
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
– Messieurs, dit le Meunier, il vous faut contenter. »
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte,
Quand trois filles passant, l'une dit : « C'est grand' honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son Âne, et pense être bien sage.
– Il n'est, dit le Meunier, plus de veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son Fils en troupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : « Ces gens sont fous !
Le Baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi ? charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.





- Parbleu ! dit le Meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux.
L'Âne se prélassant marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : « Est-ce la mode
Que Baudet aille à l'aise, et Meunier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se laisser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs soulers, et conservent leur Âne
Nicolas, au rebours ; car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
Beau trio de Baudets ! » Le Meunier repartit :
« Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et fit bien.

« Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince ;
Allez, venez, courez ; demeurez en Province ;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement ;
Les gens en parleront, n'en doutez nullement. »

Jean de La Fontaine





LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

LE RAT DES CHAMPS vient de recevoir une lettre de son cousin,

le rat de ville.

– Quelle chance, s'exclame-t-il,

il m'invite à dîner !

Moi qui n'ai jamais vu la ville !

Un petit sac, et hop ! le voilà parti.

Le soir est tombé quand il arrive.

Il reste stupéfait :

– Oh ! là, là ! les lumières !

Oh ! là, là ! la musique !

Oh ! là, là ! l'animation !

C'est magique !

Il entend alors :

– *Psst !* Qu'est-ce que tu fais ? Cache-toi vite !

C'est son cousin, réfugié dans la bouche d'égout
qui s'ouvre sous le trottoir.

Le rat des champs saute dans la cachette

et regarde dehors.
Il ne comprend pas.
Il n'y a pas de chat !
Où était donc le danger ?

Il suit son cousin dans les canalisations.
– Oh ! là, là ! les beaux égouts !
Oh ! là, là ! les eaux bien grasses !
Oh ! là, là ! les détritits appétissants !

Et quand ils arrivent à l'appartement :
– Oh ! là, là ! les tapis !
Oh ! là, là ! le confort !

Sur la table d'une grande et belle salle,
un repas est servi,
des délices que le rat des champs
ne connaît que de nom :
– Oh ! là, là ! le riz au lait !
Oh ! là, là ! le rôti, les fromages, le chocolat !

– Pas le temps de rêver, lui dit le rat de ville.
Passons à table.
Ils sautent sur la nappe blanche
et se servent dans les plats.
Comme c'est bon !

Pourtant, le rat de ville semble tendu,
toujours aux aguets.

Et d'un coup, il s'écrie :

– Alerte rouge !

Il saute de la table et file sous le buffet.

Le temps que le rat des champs réagisse,
la porte s'ouvre.

Des humains ! Il déguerpit à son tour.

Ouf ! Il était temps !

Les voilà tous deux à l'abri.

Ils se tiennent là sans bouger,
presque sans respirer,
avec le cœur qui bat très fort.

Ça dure longtemps, longtemps...

Ils commencent à avoir des crampes.

Enfin le rat de ville se détend :

– C'est bon, ils sont partis,
on peut y retourner !

Et il saute de nouveau sur la table.

Le rat des champs, lui,
a l'estomac un peu contracté,
et même, il n'a plus faim.

Son cousin le presse :

– Dépêche-toi, avant que quelqu'un vienne débarrasser !

Quelqu'un allait revenir, en plus ?

Ah non ah non.

– C'est gentil, dit-il, mais je dois rentrer.

– Quel dommage ! s'exclame le rat de ville.

Il reste tant de choses à dévorer !
Mais le rat des champs est décidé.

Le rat de ville le raccompagne vers la sortie,
et ils reprennent les canalisations.
« Oh ! là, là ! C'est sombre ! songe le rat des champs.
On ne voit ni la lune, ni les étoiles. »

Son cousin s'arrête net :
– Chut ! Plus de bruit, maintenant,
on arrive à la bouche d'égout.
En sortant, prends garde aux voitures,
aux vélos, aux trains,
aux trottinettes,
aux planches à roulettes, aux balayeuses,
aux chats, aux humains...

Le rat des champs passe timidement la tête dehors.
– Oh ! là, là ! les lumières !
Oh ! là, là ! le bruit !
Oh ! là, là ! L'agitation !
Dire que chez lui, la nuit est si tranquille !

Alors il dit à son cousin :
– Demain, je t'invite à la maison.
Le repas y est plus simple,
mais on le mange en paix,
car rien ne vient gâcher le plaisir.

Le lendemain donc,
voilà le rat de ville en visite chez le rat des champs.
Arrivant à la nuit, il est surpris par la température :
– Pouh ! C'est froid, ta campagne.
Son cousin le rassure :
– Je t'emmène chez moi, il y fait meilleur.

Le rat de ville le suit et
bing ! Dans une racine.
– Pouh ! C'est sombre, ta campagne.
Il lèche sa blessure. Alentour,
il n'y a pas un bruit.
– Pouh ! C'est mort, ta campagne.
Il repart, puis s'arrête.
Enfin un bruit : une chouette au loin.
– Pouh ! C'est inquiétant, ta campagne.
Le rat de ville se frappe le front, et il invente :
– Bon sang ! J'ai oublié mon rendez-vous
chez le dentiste !
Désolé pour le repas, il faut que je file !
Et dare-dare, il rentre chez lui.

Le rat des champs regarde la lune
et pousse un soupir de bonheur :
– Comme on est bien chez soi !



LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
À des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fût fort honnête :
Rien ne manquait au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.



À la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détalé ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
« Achevons tout notre rôl.

– C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi ;

Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre ! »

Jean de La Fontaine





L'ÂNE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ÂNE CHARGÉ DE SEL

LÉ MARCHAND est fier de ses ânes.

Il en a deux, qu'il charge pour le marché.

L'un portera ses éponges,

l'autre ses sacs de sel.

Pas malin, songez-vous,

pourquoi n'avoir pas mieux réparti le poids ?

Car si les éponges sont légères comme le vent,

le sel est lourd comme le plomb.

Mais on a dit que l'ânier était fier,

pas qu'il était malin.

Aussi, il s'étonne que le premier trotte

aussi vite qu'un livreur de colis,

tandis que l'autre marche comme s'il portait

des flacons de cristal.

Nos deux ânes, l'un allègrement,

l'autre péniblement,

grimpent une colline,
descendent dans une vallée,
puis regrimpe une colline,
puis redescendent une vallée,
et là, ils arrivent à une rivière.

L'âne aux éponges croit qu'il va enfin pouvoir se reposer,
mais pas du tout !

Car l'ânier, lui, n'est pas fatigué.
Pour ne pas se mouiller les pieds,
il décide de monter...
sur l'âne aux éponges.

Eh oui ! Il est peut-être moins bête
qu'il en a l'air.
Ou bien il trouve les éponges plus confortables.
Bref, il fait le bon choix
et s'engage sur le gué
en poussant devant lui l'âne au sel.

Pour ce dernier, avancer
est encore plus difficile,
car les pierres sont glissantes,
il a du mal à y maintenir ses sabots.
Pour finir, il décrète :
– Tant pis ! Je préfère encore marcher dans l'eau !
Et il descend du gué.

Malheureusement, à cet endroit,

la rivière est profonde
et *plouf* !... il disparaît sous l'eau.

Il remonte avec peine,
parvient à respirer,
mais sa charge est si lourde
qu'aussitôt il recoule.

Il remonte, et recoule.

Il refait surface...

Et là, curieusement, il ne replonge pas.

Il se sent au contraire tout léger !

Miracle !

Ha ! Ha ! Ha ! Double miracle, alors !

Parce que non seulement les sacs
se sont dégonflés,
mais l'eau douce s'est transformée
en eau salée.

Passons...

Tout content, l'âne se met à nager
et gagne l'autre rive.

L'âne aux éponges n'en revient pas.

« Je vais faire pareil, se dit-il,
on s'en tire beaucoup mieux ! »

Et *plouf* ! il plonge.

Il boit la tasse lui aussi, mais il pense :
« Ça va s'arranger. On coule deux fois,
et ensuite ça va. »

Il reparaît à la surface et *gloup* ! il reboit la tasse,
son ânier aussi,
et les éponges tout autant.

Elles gonflent et deviennent si pesantes
qu'au lieu de remonter plus vite,
l'âne n'arrive plus à remonter du tout.

Et il s'enfonce pour de bon,
entraînant avec lui son ânier.

Le maître se voit perdu,
et le baudet tout pareil.

Depuis la rive, l'autre âne, ébahi,
voit sans comprendre
l'eau se refermer sur eux.

*Pourquoi vouloir tout faire de la même façon ?
À chaque problème sa solution.*

Quand même, l'âne au sel n'est pas rancunier.

Il braie à se décrocher la mâchoire,
alertant tout le voisinage.

Des gens arrivent
et tirent d'affaire les deux ânes :
celui qu'on appelle « ânier »
et l'autre qu'on appelle « âne ».

Son sel étant perdu, bonne âme,
notre âne propose de partager
la charge, maintenant lourde, des éponges.

Et bientôt, nouveau miracle !
Le poids s'allège au soleil,
et nos ânes finissent le voyage
en gambadant gaiement,
reconnaissants envers la nature,
qui a su inventer le soleil et l'eau.





L'ÂNE CHARGÉ D'ÉPONGES, ET L'ÂNE CHARGÉ DE SEL

Un Ânier, son sceptre à la main,
Menait, en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier ;
Et l'autre, se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles :
Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins,
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au qué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'Ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
Sur l'Âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa ;



Car au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le Baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon Âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge.
Tous trois burent d'autant : l'Ânier et le Grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Âne succombant ne put gagner le bord.
L'Ânier l'embrassait, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe ;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

Jean de La Fontaine





LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES

RÉFUGIÉ dans son trou,

le lièvre rêve.

Que faire d'autre dans un terrier aussi petit ?

Il s'ennuie, pourtant il n'ose pas quitter son abri
parce que, dehors, tout lui semble dangereux.

On est bien malheureux quand on a peur de tout.

S'il sort pour brouter, il ne profite de rien :

ni des pissenlits couleur de soleil,

ni des choux croquants,

ni des carottes fondantes...

Pas moyen de finir un repas.

Il suffit que le vent fasse bouger les herbes et *frrrrrt !*

il détale... comme un lièvre.

Une branche qui craque, un oiseau qui s'envole et hop !
retour direct à la maison.

En plus, il dort mal,

parce qu'il veut garder les yeux ouverts :
s'il les ferme, il ne voit plus rien !

Oui, la vie est dure pour les froussards.

Le lièvre soupire :

– C'est pareil pour tout le monde.

Même les humains, pourtant chasseurs,
peuvent avoir peur.

Ça console, mais ça ne remplit pas l'estomac.

Or il a très faim.

Malheureusement, s'il veut manger, il doit sortir...

Pour s'encourager, il se dit :

« J'irais bien voir s'il y a de la menthe sur le talus ;
j'aime avoir l'haleine fraîche. »

Par prudence, il attend quand même la nuit.

Enfin, l'heure est venue. Il dresse les oreilles,
les fait pivoter en tous sens pour écouter partout...

C'est bon.

À la lueur de la lune, il se faufile à travers champs.

Il s'arrête et renifle dans le vent.

Ça y est ! La menthe, il la sent ! Il y est presque.

Mais...

– Aaaaah ! On m'attaquaaaaaque !

Et il fait demi-tour, ventre à terre.

Un ventre vide, rappelons-le.

C'était juste un papillon de nuit qui s'envolait,
mais le poltron ne peut pas le savoir :
il est déjà loin.

Dans sa fuite, il longe l'étang si vite
que les grenouilles, qui chantaient sur les nénuphars,
sautent à l'eau. *Plouf !*
Elles ont toutes disparu !

Notre lièvre en reste ébahi :
– Ça alors ! C'est moi qui fais cet effet-là ?
Hé, hé... on tremble devant moi.
Je suis donc un brave !
Un valeureux,
un intrépide, un foudre de guerre !
Que dis-je, un héros !
Un héros ?
Le lièvre aime les grands mots !
Moi, je dirais plutôt :
Même le roi des trouillards
peut trouver sur la terre
un plus trouillard que lui.

Mais bon, ce n'est pas la peine de le lui dire,
l'essentiel est qu'il reprenne confiance.
D'ailleurs, il se dit :
« Retournons brouter la menthe sur le talus ! »
Et il fait demi-tour.
Il repasse devant la mare...

Plouf ! Les grenouilles replongent.

Il en est tout ragaillardi.

Lui, oui. Mais les grenouilles rouspètent :

– Il y en a marre de celui-là, non ?

Pas moyen d'avoir la paix !

Il faudrait qu'elles aussi fassent peur à quelqu'un...

En se déguisant en crapauds ?



LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES

Un Lièvre en son gîte songeait
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?) ;
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

« Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux.

Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite ;
Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Et la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi. »

Ainsi raisonnait notre Lièvre,
Et cependant faisait le quet.
Il était douteux, inquiet :



Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.

Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.

Il s'en alla passer sur le bord d'un étang,
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.

« Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! Je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?

Comment ? des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un poudre de guerre !
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »

Jean de La Fontaine



titi!

LE DÉCLIC DE LA LECTURE

!! LA VIE QUI PÉTILLE



!! EN ROUTE POUR LE MERVEILLEUX!



ET POUR TOI, QUEL ROMAN FERA **titi!** ?

milan